

de nouveau, il le conjura très-instamment de recommencer les paroles qu'il avait dites.

— Quelles paroles, mon ami ? demande Crêpon.

— *Lé parolé « au clair di la lune, »* répondit le jeune marmiton.

— *Au clair de la lune ?* Volontiers, si je m'en souviens, reprit Crêpon, qui ne retrouva pas sans peine, dans sa mémoire, la strophe précédente, dont il répéta chaque vers lentement, d'après la prière que lui en fit l'étranger.

A mesure que Crêpon répétait un vers, le petit musicien faisait entendre un certain air qu'il tirait de son violon.

Quand à la fin Crêpon eut redit tous les vers jusqu'au dernier « *pour l'amour de Dieu* » l'enfant joua seul sur son instrument l'air qu'il venait de composer.

Cette musique fit une impression si vive sur Crêpon, sur Janrat, sur quelques voisins attirés à leurs fenêtres par la nouveauté de cette scène, que tous, à l'instant, d'un même élan, se mirent à battre des mains, et à chanter de toutes leurs forces l'air et les paroles devenues si célèbres depuis :

Au clair de la lune,  
Mon ami Pierrot, etc.

Pendant ce temps-là le petit musicien les accompagnait avec son violon. L'air et les paroles achevées, Crêpon chantait encore ; et les voisins, aux fenêtres, ne cessaient d'applaudir, lorsque le jeune inconnu, d'une main agitant son violon, par-dessus sa tête en signe de joie, de l'autre glissa dans la poche du pâtissier-rimeur quelque menue monnaie. *Addio, signor !* cria-t-il à Crêpon, *addio !*

En faisant cet adieu, le petit étranger s'enfuit à toutes jambes.

Le lendemain au matin, le même enfant reparut chez Crêpon, qu'il sollicita de lui donner par écrit les paroles de la nuit passée : *Au clair de la lune*. Crêpon, sans papier ni plume, ne pouvait satisfaire le jeune musicien. Mais celui-ci devinant la cause de son embarras, lui remit une bourse renfermant quelques pièces blanches. Crêpon, heureux de ce trésor, courut bien vite acheter papier, plume, encre et canif même. Quelques minutes après, il revint, et, s'appuyant sur le bord de sa fenêtre, faute d'une table pour écrire, il transcrivit les vers, en répétant chacun à voix haute.

En les répétant, il ne pouvait s'empêcher de chanter l'air que le jeune musicien avait composé la veille sur ces rimes. Ce qui fut cause que Janrat entendant de quoi il s'agissait, sortit de son échoppe, et entrant dans la boutique de Crêpon, dit à l'inconnu :

— Monsieur veut-il aussi le couplet que j'ai fait en réponse à mon ami :

Je n'ouvre pas la porte  
A un pâtissier, etc.

No, no, dit l'Italien, avec un petit geste de mécontentement, *no, no*, je ne volé pas la *risposta*.

Crêpon ne livra donc au musicien que les rimes dont il était seul l'auteur. C'est pourquoi, cette réponse brutale de Janrat

Je n'ouvre pas ma porte  
A un pâtissier  
Qui porte la lune  
Dans son tablier

est connue de très-peu de personnes ; elle serait même restée dans le plus profond oubli, si quelques voisins, qui l'avaient entendue, n'eussent pris soin de la redire le lendemain à leurs amis, qui l'ont redite à d'autres amis, qui, devenus nos grands pères, nous l'ont redite à nous-mêmes dans notre enfance.

Un mois ne s'était pas écoulé depuis cette aventure, qu'un jeune page de la cour entra dans la boutique de Crêpon, en fredonnant :

Au clair de la lune,  
Mon ami Pierrot, etc.

Ce jeune page n'était autre que le petit marmiton-musicien ; il avait de l'or sur toutes les coutures. Crêpon le reconnut cependant, et lui demanda avec intérêt la cause de sa nouvelle fortune. Le jeune page lui sauta au cou et l'embrassa. Qui fut étonné ? Crêpon, l'excellent homme, qui pleura de joie, en entendant le page lui raconter que tous les jours il jouait, dans les cuisines, l'air composé sur les paroles du vieux rimeur ; que cet air et ces paroles étaient répétés en chœur par tous les cuisiniers, depuis le chef jusqu'aux derniers gâte-sauces ; que les oreilles de mademoiselle de Montpensier avaient été fort agréablement chatouillées par cette musique ; et qu'enfin la grande dame ayant fait attention au petit marmiton-musicien, le petit musicien-marmiton avait été fait page ; ce dont le page venait remercier l'écrivain-pâtissier Crêpon, première source de sa fortune.

A compter de ce jour, le page et le pâtissier continuèrent de se voir comme deux amis ; plus tard, Crêpon, enrichi par la reconnaissance du petit musicien, quitta sa boutique, mais il ne cessa de rimer, dit-on.

On assure que le petit musicien devint un grand homme : que le petit marmiton fut ce célèbre *Lulli* dont on joue quelquefois encore les magnifiques opéras.

ELEONORE DE VAULABELLE.  
(*Journal des Enfants.*)

## JEANNE D'ARC.

SA NAISSANCE.—SES PREMIÈRES ANNÉES.—SES EXPLOITS.  
SON PROCÈS.—SA MORT.

L'existence de cette jeune fille est une des plus merveilleuses, des plus intéressantes et des plus poétiques. Depuis quatre siècles, les commentateurs, les historiens et les poètes s'inspirent de son nom, de ses exploits, de sa mort ; les récits de sa vie remplissent encore l'imagination du peuple ; elle est un des exemples les plus extraordinaires de l'incroyable puissance que donnent à l'être humain le sentiment énergique des souffrances d'une nation, et la foi en Dieu.

Jeanne d'Arc est née en 1410, à Domremy, petit village situé entre Neufchâteau et Vaucouleurs. Son père se nommait Jacques d'Arc, et sa mère, Isabelle Romée. Ils étaient cultivateurs, pauvres, mais hospitaliers et probes. Jeanne ne sut jamais ni lire ni écrire ; elle n'était occupée qu'à filer, à soigner les bestiaux, à aider aux travaux des champs. Tout le monde, dans le village, la remarquait pour sa douceur, sa simplicité, sa vie laborieuse, et surtout pour sa piété. Jeanne fuyait les jeux et les danses pour aller prier à l'église ; elle parlait toujours de Dieu et de la Sainte Vierge. Ce fut à l'âge de treize ans que son